

## NOTES

### HOMMAGE AUX TRADUCTEURS

#### 1. *La Bible d'Alexandrie-LXX*<sup>1</sup>

Marguerite HARL, professeur honoraire à la Sorbonne, a entrepris depuis quelques années, avec une solide équipe, la traduction, en français, dûment annotée, de la Septante (Pentateuque). Chaque volume est précédé (surtout celui de la Genèse) d'une substantielle introduction et complété d'indices très utiles, notamment l'Index des disparités entre les noms propres de la LXX et dans le texte massorétique, et l'Index des versets présentant des divergences par rapport au TM, ou ayant donné lieu à des interprétations importantes chez les pères grecs. Des cinq livres du Pentateuque, quatre sont parus (aux Ed. du Cerf): *La Bible d'Alexandrie I. La Genèse*, Paris 1986; *II. L'Exode*, Paris 1989; *III. Le Lévitique*, Paris 1988; *V. Le Deutéronome*, Paris 1992. Il ne manque plus que *Les Nombres* qui paraîtra à la fin de 1993.

Les traducteurs se sont tenus au texte de l'édition de Rahlfs. Dans un nombre restreint de cas ils ont fait droit, du moins pour le Lévitique, aux corrections proposées par WEVERS dans son ouvrage *Text History of the Greek Leviticus*, Göttingen 1986.

A la liste des ouvrages consacrés à la Septante qui figure dans la notice bibliographique de *La Bible d'Alexandrie, I. La Genèse* (pp. 15-19) il convient d'ajouter l'ouvrage de G. DORIVAL, M. HARL, O. MUNNICH, *La Bible grecque des Septante: du judaïsme hellénistique au christianisme ancien*, Paris 1988 (Cerf). Cet ouvrage est l'introduction indispensable à toute étude de la LXX. Il présente l'histoire de la traduction, les problèmes posés par les états du texte et par la langue grecque, et le rôle souvent déterminant de l'oeuvre juive aux origines du christianisme. On trouvera, là aussi, une abondante bibliographie sur tous ces sujets.

Par ailleurs, M. HARL vient de rassembler quinze études sur la Septante et le grec des chrétiens sous le titre *La langue de Japhet*, Paris 1992 (Cerf). Le titre de ce recueil est inspiré par une tradition rabbinique ancienne qui a vu en Japhet l'ancêtre des grecs. On se souvient que cette tradition repose sur une exégèse tannaïtique de Gn 9,27 que rapporte Bar Kappara (*Meg I,9 71b; Meg 9b*): «la langue de

---

1. Le titre *Bible d'Alexandrie* n'est rigoureusement exact que pour le Pentateuque de la Septante. Comme le précisent les traducteurs, le Pentateuque «alexandrin» a probablement servi de modèle pour la traduction des autres livres bibliques et la tradition des principaux commentaires grecs a pris son origine à Alexandrie d'abord avec Philon pour le Pentateuque, ensuite avec Clément d'Alexandrie et surtout Origène pour l'ensemble des livres.

par le biais des études du grec post-classique et de la littérature grecque chrétienne, M. Harl présente dans cet ouvrage des études portant sur des questions lexicales sémantiques et exégétiques. Les deux derniers articles: *La Septante et la pluralité textuelle des Écritures: le témoignage des Pères grecs* (pp. 253-266); *La Place de la Septante dans les études bibliques* (pp. 267-276), destinés à un plus vaste public montrent, suivant les termes de l'A., que «mon intérêt se porte aussi sur l'histoire du texte hébreu de la Bible».

Nous voici donc, pour le Pentateuque, avec des outils sérieux pour l'étude du texte de la LXX. Certains spécialistes objecteront que seule est sérieuse l'étude du texte grec de la Septante et non sa traduction. Certes, mais la traduction ne prive jamais d'examiner le texte reçu (qui, dans ce cas précis, est lui-même une traduction de l'hébreu); elle incite, au contraire à le faire. Par ailleurs, elle permet à beaucoup d'y avoir accès surtout lorsque la traduction est soigneusement annotée comme c'est le cas ici. Que ferions-nous sans traduction de la Bible, des Targumim et des Midrashim, etc. Que faire pour aborder à des fins comparatives, les textes sumériens ou akkadiques, hittites, etc., textes impénétrables aux non-assyriologues mais très utiles pour la lecture de certains mythes recueillis dans les textes bibliques? D'ailleurs, ne soyons pas snobs, peu ont lu Dostoïevski dans le texte!

2. *L'Épopée de Gilgamesh – Le grand homme qui ne voulait pas mourir*, Traduit de l'akkadien et présenté par Jean BOTTÉRO (NRF coll. l'Aube des peuples), Paris, Gallimard, 1992, 291 pp.

Et puisque nous voici pour l'heure voués à la lecture de grandes traductions, comment ne pas mentionner la belle traduction du long poème de l'*Épopée de Gilgamesh* que nous présente Jean Bottéro<sup>2</sup>.

L'*Épopée* nous conte l'histoire d'une grande amitié, source de surhumaines réussites. Cette amitié tragiquement amputée par la mort, jette le survivant, le grand roi *Gilgamesh* dans une recherche désespérée, prométhéenne et vaine, au moyen d'échapper à la mort. Dans son intégralité l'*Épopée* devait, approximativement comporter trois milles vers, dont seuls deux tiers à peine nous sont parvenus à ce jour. Cependant, ces larges fragments permettent providentiellement de discerner la trajectoire du récit des prouesses de *Gilgamesh* et de son fidèle ami Enkidu. Nous disposons à l'heure actuelle de la traduction, en français, de R. LABAT parue dans *Les Religions du Proche-Orient asiatique* (Fayard-Denöel), Paris 1970, pp. 145-226. Elle avait pour objet la *Version ninivite*, où sont intercalés, dans le cas de lacunes, des extraits des témoins alors connus de la *Version ancienne*. En anglais, celle de A. HEIDEL, *The Gilgamesh Epic and Old Testament Parallels*, Chicago 1963 (4è. éd.); M. G. KOVACS, *The Epic of Gilgamesh*, Stanford, University Press, 1989; en allemand, A. SHOTT – W. VON SODEN, *Das Gilgamesch-Epos*, Stuttgart

---

2. Jean BOTTÉRO est l'auteur de *Naissance de Dieu*, Paris 1986; *Mésopotamie: l'écriture, la raison et les dieux*, Paris 1987; *Lorsque les Dieux faisaient l'homme: mythologie mésopotamienne* (en collaboration avec l'éminent, et regretté, sumérologue S. N. KRAMER), Paris 1989. Cf. nos recensions relatives à ces ouvrages à *EstFr* 88 (1987) 393-396 et 91 (1990) 594-596.

1988 (3<sup>e</sup> éd.). On annonce depuis longtemps déjà une édition/traduction critique de l'*Épopée de Gilgamesh* fruit de la collaboration de l'*École biblique et archéologique française*, et l'*Université hébraïque*, et à Londres une ré-édition du matériel cunéiforme pour remplacer l'ouvrage antique (1930) mais utile en son temps, de R. C. THOMPSON, *Epic of Gilgamesh. L'Épopée de Gilgamesh*, Paris 1979, publiée par Abed AZRIÉ, n'est pas l'oeuvre d'un assyriologue travaillant sur les textes originaux; son auteur a traduit en français la traduction préparée par Taha Baker, savant iraquien aujourd'hui disparu.

L'ouvrage de Bottéro s'ouvre sur une esquisse (p.16) succincte de l'histoire mésopotamienne ancienne dans laquelle s'insère la naissance et le développement de l'*Épopée de Gilgamesh* et se poursuit par une bonne introduction (pp. 17-56) où l'A. présente le héros et sa légende: le lieu et le milieu où est née l'*Épopée*, le héros *Gilgamesh*, antique roi d'Uruk vers 2650 av. notre ère. De la *Version ancienne* de l'*Épopée*, dite *Version babylonienne*, en langue akkadienne, seuls ont été récupérés une dizaine de témoins que nous décrit l'A. (pp. 38-45). Sur place encore, la tablette d'Ur de 67 lignes qui propose un épisode intéressant qui ne faisait pas parti du dossier (et dont on trouvera la trad. aux pp. 26-35). Suit la description des débris retrouvés en dehors de la Mésopotamie à Emar (à l'est d'Alep), Megiddo, en pays hittite fragments akkadien, *version hittite*, *hurrite* et enfin et surtout, la *version ninivite*, la plus complète mais aussi la plus récente. Suit donc la traduction annotée de ces douzes tablettes, puis celle des fragments de la *version ancienne* (A. les fragments antérieurs au milieu du II<sup>e</sup> millénaire; B. fragments d'après le milieu du II<sup>e</sup> millénaire). Les restes de la *version hittite* sont, nous précise l'A., une traduction des travaux des hittitologues. L'A. s'explique sur le choix de cette présentation des textes (p. 58s). L'ouvrage s'achève en attirant l'attention sur un paradoxe: ce *Gilgamesh*, qui cherche à si grand peine la vie sans fin et rentre chez lui, au bout du compte penaud, tous ses espoirs anéantis, et résigné à son destin de mortel, a son nom partout affecté du signe cunéiforme de l'étoile ce qui, selon les règles de cette écriture, le classe parmi les êtres divins. Or, les diverses versions de l'*Épopée*, et avant elles les légendes sumériennes, le tiennent pour un homme comme les autres, même si elles le présentent parfois comme un géant (p. 281, n. 4), ou hyperboliquement de «*nature aux deux tiers divine, humaine pour un tiers*».

Comment l'homme du XX<sup>e</sup> S. et le bibliste en particulier, peuvent-ils se sentir concernés par l'*Épopée de Gilgamesh* à travers les prouesses héroïques et les misères de ce grand homme, antique souverain de la cité d'Uruk, qui ne voulait pas mourir? Pour le premier, la question n'a pas changée depuis l'époque de l'*Épopée* et du psalmiste «tu ne peux laisser ton ami voir la fosse» (Ps 16,10b). Relevons les termes tragiques de Bottéro lui-même: «*ce désespoir qui nous prend lorsque nous y pensons ... devant l'indéclinable et cruelle obligation de devoir tout abandonner un jour...*». Pour le bibliste, l'emprunt du récit du déluge que fait l'*Épopée de Gilgamesh* (XI<sup>e</sup> tablette) au livret du *Supersage* (le plus vieux récit connu du déluge, écrit vers 1700 av. notre ère) est du plus haut intérêt. Depuis la Mésopotamie, avec d'autres notions, affinements et modelages théologiques, ce récit est passé dans le Proche-Orient antique et c'est ainsi qu'il s'est retrouvé intégré et adapté, mais assez fidèlement reproduit dans notre Bible. Nous n'en sommes plus au climat de polémique du début de ce siècle où Delitzsh, en 1902, fit une retentissante conférence intitulée *Babel und Bibel* accusant de plagiat certains textes bibliques. La dépendance d'Israël, par rapport à des littératures étrangères voisines, ne pose plus de problème aujourd'hui; et nul ne met en doute que les auteurs de Gn 1-11 connaissaient l'*Épopée de Gilgamesh*. Pour ce qui est de sa thématique, voire même de son

texte, «Toi, plutôt remplis-toi la panse; demeure en gaité, jour et nuit; fais quotidiennement la fête... Et fais le bonheur de ta femme serrée contre toi. Car telle est l'unique perspective des hommes» (Tablette de Berlin/Londres, p. 258), comment ne pas voir de parenté avec le livret biblique de *Qohelet*?

Bottéro, assyriologue vieilli dans son métier, a étudié de près, pendant quatre ans ce texte fameux, revu avec un soin extrême la traduction et livré ainsi au public démuné d'une édition à jour, ce chef d'oeuvre. Notons que, comme toujours, il pense moins aux assyriologues qu'aux autres, c'est à dire à nous. Remercions-le.

3. Josep RIBERA FLORIT, *Traducción del Targum de Jeremías* (Edit. Verbo Divino, Biblioteca Midrásica), Valencia 1992, 290 pp.

Le Pr. Josep Ribera qui tient, à l'Université de Barcelone, la chaire d'araméen du Département de Philologie Sémitique vient de publier<sup>3</sup> deux ouvrages de grand intérêt pour les philologues et pour les biblistes: I. *El Targum Jonatán de los profetas posteriores en tradición babilónica: Jeremias*, Madrid, CSIC, 1992; II. *Traducción del Targum de Jeremías*, traduction ci-dessus décrite qui fait l'objet de notre compte-rendu.

La traduction (espagnole) qu'il nous présente est celle du Ms. Or 1473 du *British Museum*, manuscrit qu'il considère meilleur que le Ms. Or. 2211 utilisé comme manuscrit de base par A. SPERBER (*The Bible in Aramaic: III, The Latter Prophets according to Targum Jonathan*), Leiden 1962. Dans les notes finales de chaque chapitre de sa traduction Ribera indique les variantes les plus significatives de l'apparat de Sperber, celles du Ms. Villa-Amil 4 (Alfonso de Zamora) et celles de l'ouvrage de M. GOSHEN-GOTSTEIN (*Fragments of Lost Targumim*, Ramat Gan, vol. I 1983; vol. II 1989). La traduction est précédée d'une substantielle introduction qui s'ouvre sur les traditions hagadiques relatives à la personne du prophète, et se poursuit par un examen des caractéristiques du TgJr à savoir: 1) origine et formation; 2) texte et langue; 3) technique de traduction; 4) herméneutique et exégèse; 5) interprétations halakhiques et hagadiques; 6) adaptations historico-géographiques; 7) date de composition; 8) aspects doctrinaux; 9) éléments du TgJr reflétés dans le NT. Les notes abondantes qui accompagnent la traduction permettent au lecteur d'élucider les difficultés inhérentes à la langue et au procédé de lecture derashique, et nous suppléent une bibliographie à jour. L'ouvrage s'achève avec un appendice: une *haftarah* de Jérémie (Jr 8,13-9,23), en judéo-espagnol, lue le 9 Ab, publiée en 1957 (avec sa traduction anglaise) par A. D. Corré dont le texte a été révisé par E. Bartolomé. L'intérêt de ce texte est incontestablement le style targumique qui le caractérise. Lors de la publication de R. HAYWARD, *The Targum of Jeremiah*, Edinburgh 1987, nous avions remarqué, avec surprise, que pour le long texte de Jérémie seules sept *haftaroth* étaient lues pour les shabbats, et deux pour des jours spéciaux.

Après avoir examiné avec soin les caractéristiques linguistiques du TgJr (pp. 20-26) Ribera procède, avec une certaine prudence, à sa datation, «creo que se puede afirmar» et situe le long procédé de formation (tradition oral/rédaction) du s. II a.C. au s. II p.C. Ce processus aurait eu lieu en Palestine comme en témoigne la

---

3. J. Ribera a publié, dans la même collection, *El Targum de Isaías*, Valencia 1988.

langue (araméen palestinien moyen légèrement postérieur à celui de Qumrân) tandis que sa rédaction finale, et sa vocalisation (babylonique) situe le texte en Babylonie avant le V<sup>e</sup> S. Ceci est confirmé par la citation talmudique attribuée à Josef bar-Hiyya (270-333), à *TB Yoma 32b* se référant à TgJr 46,20. L'A., à deux reprises (pp. 19 et 26), se prononce fermement sur l'élaboration des targums (en général? des prophètes?) au *Bet-midrāš* réfutant ainsi la classification des versions araméennes en tant que versions spontanément traduites devant l'assemblée synagogale (à moins qu'il n'attribue à «élaboration» le sens d'harmonisation évitant les contradictions au moment de la rédaction finale?). L'examen de la mission du prophète (pp. 52ss) de grand intérêt, complète l'étude que Ribera a présentée dans *Salvación en la Palabra*, Homenaje al Prof. A. Díez MACHO, Madrid 1986, pp. 491-501 (étude traduite récemment en anglais dans le premier volume de *Targum Studies*, ed. P.V.M. FLESHER, Atlanta, Georgia 1992, pp. 61-74).

Signalons, à toutes fins utiles, que les citations de SifDt devraient être harmonisées. En effet, cet ouvrage est parfois cité tant dans le texte comme dans l'index suivant la *Pisqa*, d'autres fois suivant le texte biblique (p. 110, n. 10; p. 114, n. 8; p. 132, n. 12; p. 145, n. 4; p. 146, n. 8; p. 152, n. 22, etc.). L'édition est élégamment présentée, relevons simplement quelques coquilles dans l'éventualité d'une seconde impression: p. 18, 1<sup>ère</sup> l. du dernier paragraphe: *formación*; p. 84, 1<sup>ère</sup> l.: *informaros*; p. 91, v. 22: *repente*; p. 99, n. 14: *Nabucodonosor*; p. 106, v. 11: *Israel*; p. 120, v. 8: *nosotros*; p. 148, v. 30: *descendencia*.

Avec la traduction de R. HAYWARD, *The Aramaic Bible: the Targums, The Targum of Jeremiah*, vol. 12, Edinburg 1987 (qui s'appuie principalement sur le Ms. Or. 2211 édité par Sperber) et celle de Ribera, nous avons maintenant deux excellents ouvrages à notre portée pour l'examen textuel du TgJr.

4. MOSSÉ BEN NAHMAN, *El Llibre de la Redempció i altres escrits* (Biblioteca Judaico-Catalana 1), Barcelona 1993, 272 pp.

Avec la traduction de trois petits ouvrages de Mossé Ben Nahman (connu aussi sous le nom de Nahmanide, sous l'acronyme RAMBAN, ou encore Bonastruc de Porta) s'initie une nouvelle collection, la *Biblioteca Judaico-Catalana* (Département d'Études sémitiques de l'Université de Barcelone sous l'égide du Dr. J. Ribera-Florit), collection qui se veut, soixante ans après son interruption, d'être la continuité de la *Biblioteca Hebraico-Catalana* initiée en 1929 par les Professeurs J. Milla i Vallicrosa et I. González Llubera.

L'excellent hébraïsant Eduard FELIU inaugure cette collection avec la traduction, soigneusement annotée, de trois ouvrages mineurs de Nahmanide (ce dernier est surtout connu, on le sait, pour son commentaire monumental sur le Pentateuque): *Le Livre de la Rédemption*, *Les excellences de la Tora* et le *Sermon sur l'Écclésiaste*. La traduction de chacun de ces ouvrages est précédée d'une substantielle introduction. Pour l'ensemble de ces ouvrages le traducteur se repose sur l'édition de H. D. CHAVEL, *Kitve RAMBAN* (= Ouvrages de Rabbi Moïse Ben Naham), Jérusalem 1964, Vol. 1.

Tant le *Livre de la Rédemption*, comme celui du *Sermon sur l'Écclésiaste*, semblent être des écrits réalisés au cours de sa vieillesse (G. Schölem). Souvenons-nous cependant que Nahmanide naquit à Gérone en 1194 et qu'il abandonna la Cata-

l'ogne en 1265 à la suite de la *Dispute de Barcelone*<sup>4</sup> de 1263 pour la terre d'Israël où il mourut, à St. Jean d'Acre en 1269. Doit-on en conclure que ces ouvrages auraient été rédigés peu avant de quitter l'Espagne?

L'important est que nous disposons maintenant de la traduction de ces sermons, véritables études exégétiques de grand intérêt grâce à la magnifique version que nous présente Eduard Feliu.

Madeleine TARADACH  
C. Enric Giménez, 17  
08034 BARCELONA

---

4. Cf. *Disputa de Barcelona de 1263 entre Mestre Mossé de Girona i Fra Pau Cristià*, Traduction des textes hébreux et latins réalisée par Eduard FELIU, Barcelona, Columna, 1985.